

Rumeurs et complots

HENRI MADELIN

« Les théories de complot sont toujours faciles, en raison même de leur imbécillité. »

ALEXANDRE ADLER,
J'ai vu finir le monde ancien, Grasset, p. 144.

LORSQU'IL s'agit d'observer la zone des pouvoirs, on peut constater que la place de l'intrigue a tendance à grandir démesurément. L'histoire de John Kennedy et de son assassinat en pleine épopée est un meurtre de l'ombre qui n'a jamais été vraiment élucidé. Que croire lorsque, sous Staline, est éventé un « complot des blouses blanches » ? Plus près de nous, comment expliquer la chute de Ceaucescu, le Roumain, brutalement contesté, sous l'œil des caméras, dans un meeting en plein air ? Il était pourtant la clef de voûte d'une dictature où la police veillait, jusque-là, à tuer dans l'œuf tout incident. Plus en arrière de nous, revit le spectre de Napoléon, exilé à Sainte-Hélène, dictant ses mémoires, en butte aux sarcasmes de son geôlier anglais souvent soupçonné d'avoir assassiné le héros à petit feu par une alimentation empoisonnée.

L'historien, pour sa part, s'efforce de comprendre et de relater le passé des hommes et des femmes vivant en société. Parlant des événements d'hier, il n'échappe guère à cette prégnance de l'intrigue. A partir de ses intérêts, des besoins d'une époque, des images qui l'habitent, il bute toujours sur la difficulté de relier les faits et de coordonner les événements. Dès lors, il rencontre non pas la réalité, mais celle qu'il s'efforce d'atteindre. Chez ceux et celles dont il prétend percer le mystère, dans la trame qui relie les événements qu'il recense et soupèse, il se heurte à une zone obscure : les imaginaires qui peuplent non seulement sa recherche, mais aussi la tête et le cœur des gens qu'il scrute. Quand il veut faire la clarté, il rencontre une série d'interprétations possibles. Un enfant jette un caillou contre une vitre : le résultat est une vitre brisée ; la cause est le geste de l'enfant. Mais, comme le note avec humour l'historien P. Veyne, on peut parler aussi de la faible épaisseur du verre, de la non-résistance du matériau, des raisons de ce geste, du développement des façades vitrées dans l'architecture, de la sale époque qui pousse les enfants à jeter des pierres contre des vitres, de la mauvaise éducation des enfants et de l'irresponsabilité des parents qui laissent des jeunes commettre de tels gestes, etc. ¹

1. Paul Veyne, *Comment on écrit l'Histoire*, Le Seuil, p. 182. Dans : Alfred Grosser, *L'Explication politique*, Ed. Complexe, 1984, p. 83.

■ Puissance des imaginaires

Puisque le pouvoir est le cœur du politique, le complot est toujours l'ombre du soleil éclatant des pouvoirs. Il est la face cachée de l'ascension, l'abîme sous les pieds du conquérant, l'envers menaçant de la réussite. Il est le lieu par excellence de masques dissimulés dans la pénombre, de mythes stéréotypés. Le retour périodique de la thèse du complot est comme le phénix qui renaît sans cesse de ses cendres après avoir semblé endormi pour toujours. Si la description des faits varie à l'infini, la théorie du complot, elle, semble répéter à travers les âges les mêmes explications sur les raisons des manœuvres tortueuses des pouvoirs et des contre-pouvoirs, sur les agissements occultes et dissimulés d'agents troubles dans le labyrinthe des lieux stratégiques. Elle revient sans cesse aux mêmes figures, elle enchaîne les mêmes explications, elle utilise les mêmes schèmes. Elle recycle les mêmes codes au fil des temps. Elle entoure les pouvoirs d'une sorte de halo obscur qui ne les quitte jamais

complètement. Elle préfère l'ombre à la lumière trop éblouissante des pouvoirs, la puissance des rêveries à la fausse évidence des faits, l'apparente cohérence des irrationnels à la fragile solidité des constructions rationnelles.

Notre approche va tenter de repérer ces mimétismes qui prolifèrent, ces explications qui se répètent, ces matériels sans cesse réemployés, selon des doses changeantes mais toujours combinées.

Rendre compte des événements par le complot relève d'une construction à base idéologique. Celle-ci prend de l'ampleur quand la rumeur lui donne la main ou quand la propagande s'en empare. Elle trouve une audience nouvelle quand le monde des médias devient proliférant et rencontre la crédulité des spectateurs. Façon de protester aussi contre le mystère qui entoure le pouvoir, l'insatisfaction qu'engendre son action et le désir d'en revenir à une pureté originelle supposée, qui serait constamment trahie par les médiocrités présentes.

■ Rumeurs dans l'actualité

Partons d'une actualité récente. On y voit des rumeurs gonfler et disparaître, puis renaître autrement, faisant le lit d'explications où le complot occupe une place de choix. On se souvient de la fabrication d'un faux: « Le Protocole des Sages de Sion ». Répandue en Occident — et notamment en France —, elle était l'œuvre de la police secrète du Tsar au début du xx^e siècle. Ce libelle décrit les Juifs comme porteurs de traditions sectaires, s'entraïdant à comploter contre les puissances établies pour mieux défendre leurs intérêts économiques et leurs ambitions politiques. Il n'est pas indifférent de noter que cette thèse refait surface périodiquement dans l'ultra-gauche ou parmi les extrémistes de droite, et, tout récemment, dans le monde arabe à la suite des attentats du 11 Septembre sur le territoire américain. Elle est en continuum avec la place constamment réservée aux Juifs dans les explications des complots ourdis dans l'histoire de l'Occident.

Une rumeur plus fugace s'est répandue dans la vallée de la Somme en avril 2001, au moment où les riverains de

ce fleuve, habituellement calme, furent victimes d'inondations catastrophiques. Elle visait, cette fois, à accuser une technocratie parisienne jugée peu soucieuse des drames de la province. Pour se préserver, Paris aurait « sciemment » orienté les flots, de sa région vers la Picardie maudite, en détournant les eaux de la Seine et le cours des canaux. Il a fallu un discours du Premier Ministre sur le terrain pour endiguer cette ascension passagère de « soupçons alimentés par la nappe phréatique des mécontentements² ». Car la montée des mécontentements est un autre facteur favorable à la réception d'une théorie du complot.

2. Bruno Frappat, « Vallée de rumeurs », *La Croix*, 21-22 avril 2001, p. 17.

Cette brutale poussée de fièvre en Picardie renvoie à une autre rumeur, plus limitée mais plus inquiétante, qui avait envahi naguère la ville d'Orléans. Edgar Morin s'est efforcé de la décrypter par une enquête sociologique³. En mai 1969 naissait, se répandait et se déployait le bruit qu'un, puis deux, puis six magasins d'habillement du centre de la ville d'Orléans organisaient une traite des Blanches. Selon la rumeur, les magasins incriminés sont tenus par des commerçants juifs. Dans les boutiques, les jeunes filles sont droguées par piqûre dans des salons d'essayage, puis descendues dans des caves et transportées, de nuit, vers des lieux de prostitution exotiques. Au terme de son enquête, le sociologue parle d'un « mythe polymorphe », d'une « constellation mythologique » où se mêlent archaïsmes et attrait de la modernité. Avant de se dégonfler faute de preuves — puisqu'il n'y eut aucun enlèvement de jeunes filles à Orléans durant la période incriminée —, le mythe cherchait à trouver un bouc émissaire pour se transformer en complot ourdi dans l'ombre, dont la révélation se fait de bouche à oreille. La rumeur d'Orléans emprunte à son tour un matériel dont on s'est beaucoup servi dans l'histoire pour alimenter le thème du complot : sexualité désordonnée, argent juif, cibles féminines, attrait et crainte de la modernité, clair-obscur des salons d'essayage, mouvances nocturnes dans l'ombre des souterrains...

3. Edgar Morin, *La Rumeur d'Orléans*, Le Seuil, 1969.

Le tournant de 1789

Ces façons de présenter les événements, ces flambées de l'imaginaire, ces poussées d'irrationnel conjuguées à une puissante mobilisation de la crédulité publique, constituent

4. Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Le Seuil 1986 ; on lira spécialement les pages 23 à 31 pour les récits colorés et populaires sur les stratégies de l'ombre et l'organisation d'une subversion universelle propre aux Juifs, aux Jésuites et aux Francs-Maçons.

en fait la trame d'une histoire que l'on peut repérer depuis plus de deux siècles. Car c'est la Révolution de 1789, familière des rumeurs, qui marque un nouveau commencement. Les bouleversements rapides, les ruptures de l'ordre établi, l'épopée napoléonienne, ont exalté les esprits et fait grandir la part du rêve en chacun. Devant de telles modifications du cours de l'Histoire, des penseurs écoutés sont à la recherche d'une explication globale. Dès lors, le recours à la main invisible du complot fait une entrée en force avec trois cibles favorites, installées en miroirs pour une longue durée : l'ambition démesurée des Jésuites, l'aversion des Francs-Maçons pour l'ordre ancien et le culte de la subversion parmi les Juifs. On en retrouvera l'essentiel dans un livre passionnant de Raoul Girardet, à qui nous empruntons les développements qui suivent⁴.

La subversion jésuite

En 1764, après l'interdiction des Jésuites dans le ressort des Parlements de Paris, Rennes, Toulouse, le roi Louis XV signe un édit de bannissement des Jésuites résidant dans le royaume « très chrétien » de France. Ils entrent dans la clandestinité, l'exil ou le clergé séculier. Puis, le pape Clément XIV, en application d'une promesse faite aux ambassadeurs des monarchies catholiques par un bref *Dominus Redemptor*, supprime les Jésuites dans le monde entier. Mais la Russie de Catherine II et la Prusse de Frédéric II refusent d'entériner cette décision sur leur territoire. D'où une translation d'Ouest en Est de la Compagnie de Jésus pour sa survie. Le rétablissement universel de l'Ordre se produit en 1815, grâce au pape Pie VII et sous les applaudissements des souverains catholiques. Beaucoup ont connu l'exil et reviennent de l'étranger dans des « fourgons ». Ils ont été écartés de la citoyenneté française par la Révolution, au moment où les Juifs la conquièrent avec la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Celle-ci a pour effet une déconnexion nouvelle entre la religion et l'appartenance nationale. Le catholicisme perd son monopole au moment où disparaît un régime fondé sur un triple pilier : « une foi, une loi, un roi ».

Augustin Barruel, un ancien jésuite, va alors se lancer dans des explications sur les causes de la Révolution fran-

çaise, où il voit partout le travail de sape opéré dans les ténèbres par les Jacobins et les diverses obédiences de la Franc-Maçonnerie. Ces impies, ces infidèles, refusent de croire en la Providence de Dieu et présentent désormais, à la suite des « Lumières », la religion comme une matière à option. Les trois acteurs essentiels de la thèse du complot sont désormais en place. Les juifs, les jésuites et les francs-maçons vont échanger leurs places et leurs rôles dans une immense intrigue permanente qui grandit pendant tout le XIX^e siècle et perdure jusqu'à nos jours. Une littérature, abondante et populaire, leur est consacrée.

Des invariants et des constantes

On remarque, pour les trois groupes pris pour cible, une même facture des récits et une même identité de structure. L'architecture est semblable dans ses lignes essentielles. Elle alimente, jusqu'à notre époque, une masse considérable de récits d'aventure et de romans d'espionnage, grâce aux noirs desseins prêtés au Docteur No et démasqués par James Bond.

Les récits qui leur sont consacrés décrivent tous une organisation implacable, qui impose le silence aux conjurés et leur promet un châtement inexorable s'ils le rompent. Pour mieux assurer la fidélité de ses membres, le groupe des supposés comploteurs exige un serment d'allégeance, prévoit des rites initiatiques, use de messages codés, multiplie les signes de reconnaissance. Le pouvoir est de type pyramidal, avec des cloisonnements internes, une hiérarchie stricte. L'autorité de façade en dissimule une autre, plus secrète, plus invisible et plus implacable. Tous les moyens sont bons dès lors qu'ils servent à réaliser les desseins de cette machinerie qui s'active en secret. Pour rester dissimulés aux yeux de l'opinion, il conviendra d'user de délation et d'avoir recours à un espionnage efficace, notamment par le biais des femmes, des enfants et des domestiques. Les moyens d'information doivent être contrôlés pour décupler la puissance. L'argent est nécessaire. Il faudra donc procéder à la captation des héritages et à l'accaparement des biens, en se servant de la corruption permise par les vices d'autrui. Pour le triomphe de la cause, ces hommes de l'ombre ont besoin de l'or et du sang des autres. Les agissements ne peu-

vent que se produire au sein des ténèbres, loin des lumières éblouissantes. Leurs habitats habituels sont faits de caves, de caveaux, de souterrains, de chambres closes, de repaires obscurs. Les vêtements ne peuvent être que noirs et les murailles grises. On lira même, au début du ^{xx}^e siècle, dans la presse antisémite, que le métro parisien a été creusé sous terre dans le dessein de soumettre la capitale à une menace permanente de destruction. Cela explique, dans les récits, la prolifération des souterrains, des murs lisses, des trappes, des portes verrouillées. On connaît la chanson de Béranger sur les jésuites : « Hommes noirs, d'où sortez-vous ? — Nous venons de dessous terre. » Les comploteurs, décrits par les auteurs à succès, sont des ombres non identifiables, sans racines, sortes d'éternels nomades, voyageurs de la nuit, vagabonds.

C'est Michelet parlant des jésuites : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Par où êtes-vous passés ? La sentinelle de France ne veillait pas bien cette nuit à la frontière, car elle ne vous a pas vus... Gens qui voyagez la nuit, je vous ai vus le jour ; je ne me souviens que trop de ceux qui vous amenèrent : c'était en 1815, votre nom... c'est l'étranger. »

C'est pourquoi le bestiaire inévitable qui accompagne la description du complot emprunte à tout ce qui est ondoyant et visqueux, à tout ce qui apporte souillure et infection : rats, serpents, crapeaux, sangsues, pieuvres. L'image de l'araignée, surtout, est omniprésente, elle qui tisse sa toile, prépare ses pièges, enveloppe les victimes de ses filets pour les engloutir avec patience et lenteur. Bref, à lire les récits d'Augustin Barruel sur ces complots de 1789, de Sir John Readcliff et de François Fournaud sur les Juifs, d'Edmond Michelet et d'Eugène Sue sur les Jésuites, d'Alexandre Dumas sur les Francs-Maçons, on constate que le matériel employé vient combler un hiatus entre la banalité des faits de départ et la vision qui en est donnée. La mythologie explicative s'insinue dans cet écart en accentuant les distorsions et en multipliant les polémiques. Elle a d'autant plus de chances d'être entendue qu'elle répond à une menace perçue socialement et délibérément grossie. Il s'agit de trouver quelqu'un ou un groupe responsable du mal dont on est frappé, en se servant, consciemment ou inconsciemment, des mécanismes du recours au bouc émissaire.

Le besoin d'explication

En somme, le mythe du complot pour combler une case vide tend à remplir une fonction sociale qui est celle de l'explication. Explication d'autant plus convaincante qu'elle se veut simple, globale et dépouillée de subtilités ou de nuances. Tout est ramené à une unique causalité, tout est mis de force dans un cadre — et spécialement les éléments les plus troublants et porteurs d'angoisses. Pour répondre aux inquiétudes et apporter une solution aux mécontentements, se construit un système d'évidences simples plus confortable que la persistance d'incohérences et de questions non élucidées. Le destin est apprivoisé, encadré, justifié. Le chaos est ordonné. Et pourtant, nul n'ignore qu'il faut se méfier de la clef unique, celle qui ouvre toutes les portes.

Notre époque est-elle plus apaisée que les précédentes quant à l'explication des événements par la thèse du complot? Certes, nous ne sommes plus au temps de Blanqui. Mais les invariants décrits plus haut peuvent resurgir dans d'autres lieux, en privilégiant d'autres groupes-cibles dont il faut expliquer les maléfices. Le communisme, les ligues de Droite, l'extrême-droite, les multinationales seront tantôt accusés, plus souvent accusateurs, en abusant du secret et en travaillant dans l'ombre, avec des ressources nombreuses et une organisation aussi hiérarchique qu'opaque. Le pouvoir occulte des jésuites, aujourd'hui éloigné du champ politique, peut être recyclé et alimenter une polémique contre l'Opus Dei, choisi comme cible nouvelle... et l'araignée tissant sa toile va refaire surface. Le thème de la subversion préparée à l'échelle mondiale peut passer tout aussi bien des jésuites aux communistes, ou aux Juifs « dominateurs ». On reparle volontiers du pouvoir des « 200 familles », objet de fortes polémiques au moment du Front populaire, en dénonçant aujourd'hui le pouvoir des multinationales. Le thème de la ploutocratie triomphante peut s'investir également dans une lecture rapide de la mondialisation. Sur ce terrain, une littérature antisémite pourra dénoncer, à son tour, la puissance accrue d'une minorité juive sur l'organisation économique mondiale. Quant aux francs-maçons, on les dit agissant à l'ombre des pouvoirs politiques (allégeance d'élus ou de ministres), ou versés dans des affaires économiques suspectes (l'immobi-

lier, par exemple), à moins qu'on ne les stigmatise comme mélangant à plaisir les deux réalités — dans certains départements du Sud-Est, avec Nice comme ville-phare.

5. Patrick Girard, « Le grand retour des pouvoirs occultes », *Marianne*, 57, 6-12 novembre 2000.

Récemment, dans l'hebdomadaire *Marianne*⁵, un journaliste s'interrogeait sur les évolutions en cours, et remarquait que les vieilles théories du complot que nous avons décrites sommairement « n'ont rien perdu de leur acuité » :

Jean-Marie Le Pen s'est fait une spécialité de dénoncer l'internationale cosmopolite et apatride vantant « l'âge sale du métissage », selon l'expression de Paul Morand. Les rescapés de l'anticoncléralisme ne s'en prennent plus aux jésuites, la « garde noire » du Vatican, mais à l'Opus Dei, la nouvelle « garde blanche » de Jean Paul II, coupable d'œuvrer en faveur de la restauration de l'ordre moral, de l'abrogation des lois sur l'IVG (interruption volontaire de grossesse) et des multiples faveurs accordées à l'école dite libre. Différents scandales politico-financiers récents – Urba, HLM de la Ville de Paris, Mnef, Crédit Lyonnais, etc. – ont mis en évidence le rôle joué dans les « affaires » par certains réseaux maçonniques, confortant les crédules dans l'idée que les « frères la gratouille » constituent encore un Etat dans l'Etat. Et si l'on parle moins des mythiques « 200 familles » et du Comité des forges, c'est pour pourfendre la World Company, cet agrégat de dirigeants de multinationales et de fonds de pension qui envahissent nos villes et nos campagnes, avec le sombre dessein de fermer nos usines, de contraindre nos femmes et nos enfants au chômage, de détruire nos traditions les meilleures.

L'attentat contre le Pentagone

En ces temps de mondialisation soupçonneuse, il était inévitable que la thèse du complot, avec ses simplismes habituels, vienne un jour expliquer les secrets supposés de « l'hyperpuissance américaine ». Les événements du 11 Septembre en ont offert l'occasion rêvée. Certains ont naturellement invoqué — comme il se doit et conformément à une tradition bien ancrée — le rôle des Juifs, sous les espèces d'une opération-commando attribuée au Mosad, le fer de lance des Services secrets israéliens. Puis l'explication a été cherchée du côté d'un machiavélisme sommaire, faisant porter les torts à des taupes dissimulées sur le territoire américain même. Et la rumeur d'un complot intra-américain a réussi à traverser l'Atlantique, avec la complaisance de certains médias.

Pour ce prétendu complot américain contre le Pentagone, force est donc de constater certains changements par rapport aux façons de dire et de faire du XIX^e siècle, dont nous venons de parler. Dans une société hypermédiatisée comme la nôtre, les jeux d'images, sorte de cache-cache permanent, tendent à prendre la place des libelles enflammés. Le triangle d'or (juifs, jésuites, francs-maçons) peut se déformer sans disparaître pour autant. Ce sont toujours les puissants qui sont soupçonnés de noirs desseins, dont il faut rendre compte par une explication sommaire : patrons, militaires, suppôts d'un cléricalisme renaissant, agents secrets... C'est pourquoi la thèse du complot interne appliqué aux attentats du Pentagone glisse dans une folle rumeur, que rythment les tambours de certains médias sans scrupules.

« Un complot interne américain »

Qu'on en juge : dans les premiers mois de 2002, le président du Réseau Voltaire, Thierry Meyssan, conteste la présentation du déroulement de l'attaque contre le Pentagone, le 11 septembre 2001. Sur Internet, l'auteur — qui ne fait pas honneur au patronage des Lumières dont il se pare en se référant à Voltaire — avance une thèse étrange, avec photos à l'appui. Le Pentagone, selon lui, n'a pas été attaqué par un avion ennemi. Il s'agit au contraire d'un « complot interne américain », qui a ravagé le bâtiment de l'intérieur. Le « faux attentat du Pentagone » a d'abord été, pendant quelques semaines, un sujet de discussion pour les branchés du Net. Puis Meyssan publie un livre, *L'Effroyable imposture*, avec un sous-titre alléchant : *Aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone*. Thierry Ardisson invite l'auteur, le 16 mars, dans son émission « Tout le monde en parle », sur France 2. C'est « l'électrochoc » qui permet à l'information de se répandre dans le grand public. A la question du journaliste : « Thierry Meyssan, croyez-vous à la vérité de ce que vous dites ? », l'auteur répond : « Je crois que le gouvernement américain ment et que la vérité est sans doute très proche de ce que j'ai raconté⁶. » Avec cette accusation-choc, cette vérité insinuée, trempée dans les eaux du baptême médiatique, la rumeur peut se répandre comme une explication plausible. Le livre s'envole au box-office (60 000 exemplaires dans les semaines qui suivent). Il

6. *Libération*, 31 mars 2002.

existe, bien sûr, des morceaux de l'avion qui ont été ramassés par des sauveteurs et enfouis dans des sacs plastiques dans les minutes qui ont suivi cette tragédie, comme on peut le lire dans un article écrit dans le *Washington Post* du 13 septembre, sous la signature d'un journaliste, Arthur Santana, qui a participé aux premiers secours. Mais il est vrai que les photos et les enregistrements des boîtes noires de l'appareil font l'objet d'une investigation criminelle. Le résultat est que, tant que dure l'enquête, les éléments de preuve ne peuvent être diffusés. Le procédé de Thierry Meyssan rappelle celui des « négationnistes », niant la réalité des camps de concentration malgré le témoignage des survivants et les preuves officielles, avec moins de succès médiatique, faute de complicité télévisuelle, mais avec le secours de travaux universitaires pour « scientifi-ciser » le produit.



La thèse du complot comme facteur explicatif unique de toute réalité a donc encore de beaux jours devant elle et les matériaux qu'elle véhicule depuis plus de deux siècles peuvent encore être recyclés à bon compte. Faut-il en faire un nouvel objet d'Histoire? C'est le sujet d'une approche récente d'un jeune historien, Frédéric Monnier⁷. Le thème du complot, note-t-il, est un objet historique sinusoïdal. Le plus souvent, il est à l'arrière-plan. Il concerne des affaires mal élucidées, des poursuites judiciaires parfois oubliées. Il n'est pas seulement l'histoire mouvementée des répressions contre les ennemis de l'Etat ou les diviseurs de la Nation. Il n'a pas seulement un versant policier. Les menaces de complot, réelles ou supposées, reviennent régulièrement à la surface, soit du côté des forces de l'ordre, soit chez les tenants de la destruction de l'ordre existant. Une nébuleuse se forme autour de faits mal élucidés, entraînant discours polémiques, hypothèses hasardeuses, tentatives de propagande.

Parce qu'elle est liée au pouvoir depuis les commencements, la thèse du complot se développe toujours à l'ombre des pouvoirs exercés, revendiqués ou tombés en déshérence. Traditionnellement, la conspiration est pensée comme un conflit lié à une crise profonde et autour de quelques événements significatifs. Mais, parfois, certains

7. Frédéric Monnier, *Le Complot dans la République*, La Découverte, 1998, 342 pages.

cherchent à passer de l'événement matériel aux représentations collectives qu'il a engendrées, de la crise aux peurs qui l'accompagnent, des formes de lutte politique aux mentalités qu'elles révèlent, des faits reconnus aux rumeurs qui les entourent, des causes aperçues aux mythologies explicatives, du peuple citoyen aux groupes qui s'en distancient. Parler de complot, c'est alors tenter de rendre compte de l'imaginaire social et politique qui forme cortège, à toute époque, à des rationalités qui se croient, à tort, toujours victorieuses dans l'Histoire.

HENRI MADELIN s.j.
Rédacteur en chef